

LES CAHIERS GRIS



NOMALIE

PAR

Jacques MARCIREAU



POITIERS
IMPRIMERIE NOUVELLE

—
1925

Prix : 3 francs

Du même auteur

A paraître :

Monsieur Dabanton, roman, aux éditions des
Tablettes, à St-Raphaël.

En préparation :

Hortense et Xavier, roman.

Le Saule, roman.

Histoires.

Alceste ou **Le Festin d'Hercule**, pièce en
trois actes.



LES CAHIERS GRIS



NOMALIE

PAR

Jacques MARCIREAU



POITIERS
IMPRIMERIE NOUVELLE

—
1925

ractère commun. Cependant on ne se fut trompé quant à eux-mêmes. Chacun était personnel, — et la figure de l'un, blanche et grasse, celle de l'autre, maigre, rouge, eussent à elles seules éloigné toute confusion.

Ce fut au salon de l'hôtel, surtout, que vint s'exercer mon attention; et là, si vous aviez vu combien tous mes actes étaient plein de prudence, — mesurés, — inaperçus, — comme mes yeux, derrière des lunettes d'écaille, savaient suivre les leurs, vous eussiez souri. Ah ! Ah ! Ils ne se doutaient de rien, — pensais-je. Et malgré mon calme, j'étais fiévreux, — exaspéré. Aucune chose humaine ne m'intéressait, sinon leur énigme passionnante.

Je notais mes découvertes, dans ma chambre, chaque soir; mais aucune solution ne découlant d'elles, elles demeuraient, choses mortes, sur un calepin à couverture jaune. Et le mystère se compliquait de jour en jour, comme ma curiosité s'aiguissait, et grandissait mon ardeur.

J'acquis enfin cette certitude, — aboutissement pénible d'abrutissantes méditations, — que jamais l'un ne lisait le journal, la revue, le livre déjà feuilleté par l'autre : *Jamais ce dont le premier prenait connaissance n'occupait le second*. Et cependant, si quelqu'un par la suite leur parlait du journal, — de la revue, — du livre, — il les rencontrait *l'un aussi renseigné que l'autre et dans les mêmes mesures*.

Un mois, — puis un autre, — puis encore un autre mois s'écoulèrent sans qu'aucun fait nouveau ne parvinsse à ma connaissance. Les nuits, l'esprit tendu, j'essayais incessamment de percevoir le murmure le plus infime, à travers la cloison d'hôtel, derrière laquelle je savais loger l'un des deux hommes, — mais elles finissaient et les jours naissaient, avant qu'une syllabe quelconque, le moindre frôlement insolite ne fusse arrivé jusqu'à moi.

Ce fut vers cette époque, qu'à la suite des notes innombrables se rapportant à eux, — observations insignifiantes mille fois ressassées, — j'enregistrai celle-ci « que les deux hommes ne causaient jamais entre eux; qu'ils paraissaient mutuellement s'ignorer ». J'en étais certain; et cette anomalie qui m'avait frappé au début même, — qui avait activé ma passion, devenant à elle seule matière à cent solutions ineptes, aussitôt rejetées, — à présent, indéniable, s'imposait à mon esprit comme si en elle uniquement se trouvait la clé, — la fissure qu'il me serait facile d'élargir, — la lumière, incompréhensible parce que trop éblouissante ! A ce point, aussi, s'ajoutait cet autre, que jamais, conversant, l'un n'avait fait allusion à son camarade, ni révélé d'un geste, en aucune oc-

casion, qu'il connaissait son existence. Et sur ce sujet divaguait ma raison, se dépensaient mes idées, multiples, — aux longues promenades où je les suivais, — aux repas d'hôtel, tandis qu'appuyé sur eux, mon regard les épiait sans fin.

Que je susse, les deux hommes n'avaient point d'amis, — et s'ils recevaient quelques lettres, comme je pu m'en assurer, c'étaient celles de leur homme d'affaires. Leur existence, régulière, ressortait surtout, — d'ailleurs sans éclats — d'un contraste permanent, dans ce milieu cosmopolite où nous vivions, de gens oisifs et souvent vicieux agglutinés autour d'un point unique, l'Hôtel, qui créait entre tous de faciles relations, auxquelles, ainsi qu'eux mêmes, j'avais échappé, tant mes pensées, ma vie, mes rêves se concentraient ailleurs. Ils habitaient deux chambres non communicantes; mais je ne me souviens aucunement d'avoir aperçu l'un pénétrer dans celle de l'autre. L'une suivait la mienne. Une seule cloison les séparait, contre laquelle mon oreille s'est collée des heures, attentive et bourdonnante.

Exactement à la même seconde, le matin, chacun quittait sa chambre. L'instant variait : il était matinal ou tardif, — mais jamais l'un ne parut sans l'autre. Parfois aussi, ils demeuraient au salon. — Ils y demeuraient longtemps, le soir, lisaient; et se retiraient ensuite, ensemble, sans qu'il fut besoin à leurs yeux de se rencontrer, alors même qu'ils se trouvaient, le dos tourné, aux deux extrémités de la salle ! Et moi, — quand leurs pas ne s'entendaient plus, je passais à mon tour la porte — la rage au cœur, avec, dans l'âme, la longue monotonie tournoyante du jour, qui confirmait les choses déjà connues et sans rehausser d'inédit leur désuétude, m'exaspérait.

La violence de mes sentiments, — leur vigueur, — l'opiniâtreté de mes passions, — une sensibilité extrême, m'ont caractérisé dès l'enfance. Mais je ne crois point me souvenir qu'aucune passion (car, quel autre mot serait-il capable de rendre cette force obsédante qui s'agitait alors en moi ?) n'ait jamais surpassé celle-ci par son influence. Dépasant les limites morales, elle vint bientôt attaquer mon corps : L'insomnie, renouvelée presque incessamment, — la fatigante lenteur avec laquelle j'achevais mes repas, — la négligence de ma mise, glissaient peu à peu un air de folie dans toute ma personne.

Mais qu'importait ! Ma pensée, consacrée entière à l'insoluble problème édifiait chaque jour à ce Dieu Moloch, impassible et sûr à me dévorer, un autel sans fin de possibilités absurdes. Et de combien

d'espoirs, — étincelants, — ne tremblai-je pas à les découvrir ! de quelles fureurs à les rejeter au néant d'où ils venaient !

Sur le livre d'hôtel où je m'assurai de leurs noms, — de leurs signatures, — je n'en vis qu'un seul, — une seule. Le nom, je le tairai, — pourquoi livrer un nom aujourd'hui perdu ? — mais je veux bien rapporté ce qu'il m'en souvient de leur signature : Une écriture irrégulière et lourde, — penchée, qui ne put rien m'apprendre. Je voulus savoir, alors, lequel des deux l'avait ainsi paraphée ; et j'imaginai ce grotesque moyen. De la poste, j'expédiai à leur adresse un livre récemment paru, contrefaisant sur la page de garde la dédicace habituelle de l'auteur connu de moi : « En témoignage de mon amitié » que je couchai lentement sur la feuille, — sans réfléchir, et parce qu'une reminiscence de cette formule advint sous ma plume.

Le colis fut ensuite recommandé, — et aussitôt après, je m'expédiai à mon tour, en propre, plusieurs journaux que je recommandai également.

Tout arriva tel je le désirais. Nous fûmes appelés, le matin suivant, l'un des deux hommes, — puis moi-même, en seule fin de signer la reconnaissance des envois effectués la veille. Je signai après lui, — et je signai avec lenteur, les yeux fixés sur la précédente signature, encore fraîche et luisante : *Elle me parut sensiblement différente de celle que je connaissais, mais le nom, la lettre prénominale étaient identiques.*

Incrustées en moi, ces étrangetés me lardaient l'esprit par intermit- tences. Je me débattais dans leur filet, m'insurgeais contre elles ! En vain. — Un jour je rencontrai les deux hommes dans une banque. Ils entraient, — se mêlèrent à la foule. A un guichet, l'un, — par liasses épaisses, — retira des billets, bleus et verts. Puis, tout deux, en silence, ils s'en retournèrent, — et ce fut seulement ce soir là bien qu'au fait, je sus parfaitement la chose, — que j'inscrivis sur mon carnet une note relative à leur aisance pécuniaire.

Cependant les journées s'envolaient sans cesse, comme les feuilles mortes au ciel brumeux — et la neige couvrait au loin l'infinité des toits et des rues boueuses pour la deuxième fois depuis ma connaissance des deux hommes, — mais l'idée — oh ! combien démente — m'en- vahissait chaque soir plus fixement, mêlait chaque chose en un long problème, éternel chaos, — et sans qu'une goutte de lumière ne vint jamais m'apaiser.

Je J'appris la chose une nuit du décembre glacial : A ce souvenir frémit encore tout moi-même, — et se découpent sur le ciel noir d'un songe, le profil des maisons hautes et blanches, telles je les contemplais alors de ma chambre silencieuse, — accoudé à la barre d'appui, en fer, — cette nuit lointaine où descendaient des lueurs lunaires, molles et pallissantes ! A ce souvenir, aussi, m'assaillent les premiers frissons du mystère pénétré, — préludes du drame même, — cynique torture qui rend ma pensée folle et lancinante.

Écoutez moi : Je veux être froid, — et calme, dire les choses posément, avec distinction et logique. Je veux rappeler combien j'étais seul, — avec autour de moi les tourbillons du vent, — et en moi : *l'idée*. Je me souviens encore que l'air cinglant était triste, — et tristes, au delà des morts, les bruits que la citée propageait par ondes. Mais ce dont ma mémoire est surtout hantée, c'est le râle, — long gémissement qui parcourut la pièce, — s'induisit en moi, — traversant, pensai-je, la cloison, qui séparait nos chambres : la mienne, — celle de l'un des hommes. Aussi vins-je, avec lenteur, ouvrir la porte, — et si doucement, avançai-je, que ce fut à peine si mes pas, d'une douceur étrange effleurèrent l'interminable tapis de couleur grisâtre, — à bandes rouges soulignées de noir, du corridor aux murs suintants. Puis j'allai, somnambule conscient, entr'ouvrir *l'autre* porte, et je pénétrai dans *l'autre* chambre.

Elle était sombre, et muette. Mais lorsque j'eus repoussé le battant derrière moi — si inexistant qu'eût été mon geste le plus osé — la lumière jaillit soudainement, — m'éblouit. Puis cette surprise physique d'une seconde écoulée, mes yeux s'acheminèrent — avec la prudence et la volonté d'un voleur de haute ligne — vers le coin du mur, jusqu'au lit où je situais l'homme.

Il se trouvait là, — comme j'avais pensé, assis, le buste un peu en arrière de ses bras tendus et que soutenaient des poings nerveux, aux chairs creusées à l'excès. Mais ce fut avant tout son visage qui excita mon imagination au plus haut degré ! Ce visage, d'une lividité intense, — presque bleuâtre, — les yeux fous et les traits tirés, avait peur.

Pour le corps lui-même, il rappelait ces tuyéaux en cahoutchouc de grande dimension, qu'un courant d'eau violente agite et convulse. Et les dents se choquaient par intermittences, musique macabre et clignotante de minuscules castagnettes.

Je demeurai dans l'indécision, le fixai ; — troublé comme si j'étais gagné par sa fièvre. Enfin avec une lenteur méditée, je m'approchai du lit :

— Monsieur, — dis-je — vous êtes malade ! très malade. — Aussi dois-je faire appeler le docteur. — Si vous voulez bien qu'il en soit ainsi, — n'est ce pas, — monsieur ?

Mais il ne me fit aucune réponse et, — sans paraître s'apercevoir de ma présence, continua de trembler. J'en fus alors à me chercher une conduite. Ma tête à demi-démente brûlait comme un vaste désert sans qu'une idée naquît en elle. Puis soudain, simoun accapareur, une pensée m'affola : Et je n'eus plus en l'esprit que *l'autre*. Que faisait-il, l'autre ? Pourquoi n'était-il point là, en cette même seconde où mourait son camarade ? (— mourait ! car, quel mal sinon la mort eut donné à l'homme cette convulsion infinie de sa face à présent verdâtre, ce hâlement de sa bouche tordue, dans l'atmosphère nocturne, lugubre et froid ?) Oui, — la mort, — pensais-je ; mais l'autre, — l'autre ? Et cela grondait en moi, s'assénait en idées violentes et irrésistibles.

Lentement, — avec précaution, — avec calme, je rouvris la porte, la fermai. Au loin, à une extrémité du couloir, brûlait une veilleuse, — et je songeai l'espace d'un éclair, combien cet appareil, familier le jour, était morne et triste à cette heure ! Un moment, j'hésitai. La poignée de *l'autre* porte, était là. Ma main glissait vers elle, — l'étreignait, — mais n'osait risquer une pression. Enfin, — sous l'impulsion nerveuse de mes doigts, — par saccades, — à chaque respir, un fil noir imperceptible sépara d'abord la pâleur ombrée du cadre et celle du battant. Et cette ligne, bientôt grossit, — grossit encore ! A cela seul, au reste, je comprenais agir, — tant mes gestes, d'une minutie exagérée, avait cette allure instinctive et sourde du désir que ne contrôle pas la raison. — Une tranche de nuit se découpa. Ma main quitta la poignée. Et mon corps, — empli d'angoisse, — glissa dans la pièce obscure.

Si douloureuses qu'eussent été, jusqu'alors mes émotions silencieuses, — répercussions en moi de mes actes mêmes, — elles ne devaient être comparables en rien à celles qui m'assaillirent par la suite ! Je demeurai sans l'image d'un geste, — avec une sensation, toute extérieure, légèrement analogue à celle que pourrait causer, s'il était possible, une non-existence soudaine.

De la porte, filtrait une clarté jaune, — et cette clarté, d'une apparence surnaturelle, m'appaura. J'eus un geste brutal. Un battement coupa le silence. La clarté disparut, et comme l'ombre s'intensifiait, le contraste nouveau m'isola de toute perception visuelle. Mais cette action, née d'une énergie passagère, me laissa aussitôt après sans forces et trem-

blant. De subits glacements me parcoururent. Tout courage m'oublia. Des projets de mouvements m'abandonnèrent tour à tour. Je restai, fièvreux, immobile, — inexorablement fixé par ma folie même. Et il me parut, en cette longue attente, que des heures s'écoulaient ! Bientôt, songeai-je, les rayons du jour naissant, pâles et fluets, venus des fenêtres closes, viendraient laver cette horreur nocturne qui m'emplissait d'épouvante. Je n'agissais plus. Ma volonté dérivait. *L'idée*, par contre, — active, et jusque dans ma frayeur insensée, — impulsive malgré moi, dirigeait mon corps. Pressé par cette force infinie, — résultat concentré en un seul désir de plusieurs années, — j'avançai. Aussi, lorsque mon regard, à travers l'obscur transparence de la pièce, se tourna vers la porte, l'aperçus-je à quelque distance, — ce qui précipita mes réflexions et doubla ma peur. Tous mes sens à la fois saisis, frissonnèrent. Puis, à nouveau je fus calme. Car cette *peur* n'était point celle de la pensée, qui torture avec lenteur, cette anxiété lourde qui détruit l'âme, — mais la peur passagère qui annihile le corps, l'esprit, et vous quitte.

Follement écarquillés, — dans l'ombre, mes yeux en venaient à distinguer des formes, — des lignes. Et sur le lit aux draps blancs, j'aperçus, dressé, comme *l'autre*, et frissonnant de peur, — le buste secoué de l'homme. Son regard, je le devinai sur moi ! En pleine lumière nos yeux se fussent rencontrés. Je compris qu'il me voyait. Et combien sa frayeur devait être immense !

Cette nuit glaciale, — les contours indécis de chaque chose, — m'énervaient à l'extrême. Revenant à moi, par un rétablissement d'idées presque dangereux pour ma raison, je constatai soudainement le vide insensé de mon aventure ! Une folie réelle fit alors éclater mon cerveau comme une grenade mure. Inconscient, — serviteur en l'état d'hypnose, d'une puissance que je me devais, — quelques gestes d'une insensibilité étonnante, pour moi, allumèrent. L'acte accomplie, ma raison me revint par flots.

Je contemplai l'homme qui ne bougeai point. J'observai sans voir et sans comprendre. Puis un contre-coup, réflexion déjà lointaine, vint m'assommer. Immobilité ! — Silence ! — Et je pus savourer mon étrange audace, — nouvelle venue, — petite fille de ma passion !. Regard d'une seconde où des pensées dûrent affluer, — nombreuses, — en mon esprit rasséréné !

Malgré ses yeux hagards et grands ouverts, son tremblement perpé-

tuel de tous les membres, — parce qu'une frayeur identique à celle de l'autre, le même mal, me parurent, *à l'état d'image*, crispier sa face, — ceci s'implantait en moi que l'homme dormait !

Mais un changement brutal s'opéra en lui. Sa peur fut vraie. Ses cils clignotèrent. Toute sa personne frémit une seconde. Il parut donner un effort intense, longtemps soutenu, comme pour parler. Ses lignes, — avec une forcené lenteur, — se serrèrent, se tendirent. Puis il redevint l'ébauche qui tournait vers moi son regard sans vie.

Je connus alors un trouble vif, — précurseur d'une révélation certaine ! Et ce signe m'exaspéra. Je décrochai mes lèvres. Ma bouche s'ouvrit. Et s'éleva une voix étonnante, — non la mienne, mais celle-là même que je connaissais, bourdonnante en moi, sans cesse, depuis des années, — celle de ma passion !

— Monsieur, — osa-t-elle dire, — monsieur, je vous prie..... Ne pourriez vous point parler ? — me dire, par exemple, tout ce que vous savez sur *Elle*, sur *l'Idée*. Vous êtes instruit, je pense. Et je le veux, — je veux...

Un silence suivit et l'homme demeura sans un geste, le visage toujours empreint d'une image de peur, — à cause d'elle, livide. Et je continuai, — éperdu, — affolé d'une vérité que je pressentais.

— M'entendez-vous ? — dis-je — M'entendez-vous ?

Et je repris d'un ton haussé, tremblant d'une folie nouvelle :

— Vous qui êtes là, — monsieur — Eh bien... Mais dites moi, — dites moi ! puisque je veux ; qu'il faut ; qu'il est impossible que vous ne parliez point ! Dites...

Cet effort qu'il avait effectué déjà, — il le refit. La vie se substitua à l'image, — puis à nouveau l'image à la vie, — puis la vie encore ! Ses membres se raidirent, tremblèrent. Toute étrangeté quitta ses traits. Et d'une voix basse, — ondulante, il *commença*.

Et j'écoutai, — anéanti d'une joie trop vaste, — voluptueusement, — retraçant en mon esprit chacune des syllabes, — des phrases, de l'homme !

— Prêtez-moi toute votre attention, — dit-il, — tant que le peu de *volonté libre* qui « nous » reste ne s'est pas envolée avec « lui ». Et surtout n'allez point croire que je sois fou. Je ne l'ai jamais moins été qu'en ce moment, *ni plus entier*. Mais le temps s'écoule, et « notre » volonté peut

défaillir ! Écoutez-moi donc. Je veux froidement vous montrer toutes choses, — les dire aussi logiques que le sont mes idées, — aussi nettes, — et comme si j'avais été, non l'acteur même, — mais un spectateur averti de ces faits qui vous semblent étranges, — que vous me faites expliquer !

L'homme s'arrêta, — parût concentrer ses réflexions : mais sans toutefois quitter cette enveloppe moribonde, ce caractère d'agonie qui continuait du pénétrer son visage — son visage contrastant avec sa parole claire et presque sensée !

Son silence me torturait. Je redoutais que sa confiance ne s'arrêtât là. Aussi balbutiai-je quelque ordre machinal, — quelque « je veux » impulsif qui obligèrent sa volonté pauvre à continuer.

— Les phénomènes les plus grotesques, — poursuivit-il, — ou si vous voulez, les plus extraordinaires, ne sont jamais que des complications naturelles. Une logique quelconque, d'une façon ou d'une autre, les rattache à l'ordre commun. Tel le cas des deux hommes ! Bien que son essence soit complexe, il est, en lui même, d'une extrême simplicité. — Suivez-moi bien. Vous êtes devant moi, — une unité, — un homme ! Vous avez, un corps et une pensée. (J'entends par là, pour plus de cohérence l'ensemble des facultés humaines, — intellectuelles et morales.) En un mot vous êtes un *être complet*. Passons à présent aux deux hommes ! Le contraste avec vous même vous fera mieux saisir l'anomalie : Alors que vous possédez un corps et une pensée, — eux possèdent deux corps, et une seule pensée ! — Deux corps et une pensée, — tout est là ! Sont ils deux ou un ? La suprématie de l'unité appartient elle au corps ou à la pensée ? — A la pensée sans doute ! Donc ils sont un. Ils ne sont deux qu'en apparence. Leur esprit est la même et se confond. Ils n'en ont qu'un seul. Un seul ! N'est ce pas curieux et horrible ? Songez y : Être deux, et n'être qu'un ! Quelle monstruosité, n'est ce pas, que cet homme aux deux vies ?

Telle est, en gros, l'explication des faits ! Voyons maintenant le détail : Dans quelle proportion, selon quelle mesure, l'esprit est-il réparti chez les deux hommes ? Il est vraiment inouï de considérer cette question ! Et l'acuité du partage est impénétrable ! On peut cependant considérer la pensée — (n'oubliez pas que je nomme ainsi la portion spirituelle de l'homme) — comme double : Réflexion et volonté ! Alors je vous dirai que chez l'un est la réflexion, — chez l'autre, la volonté. Est ce à dire que

tuel de tous les membres, — parce qu'une frayeur identique à celle de l'autre, le même mal, me parurent, *à l'état d'image*, crispier sa face, — ceci s'implantait en moi que l'homme dormait !

Mais un changement brutal s'opéra en lui. Sa peur fut vraie. Ses cils clignotèrent. Toute sa personne frémit une seconde. Il parut donner un effort intense, longtemps soutenu, comme pour parler. Ses lignes, — avec une forcené lenteur, — se serrèrent, se tendirent. Puis il redevint l'ébauche qui tournait vers moi son regard sans vie.

Je connus alors un trouble vif, — précurseur d'une révélation certaine ! Et ce signe m'exaspéra. Je décrochai mes lèvres. Ma bouche s'ouvrit. Et s'éleva une voix étonnante, — non la mienne, mais celle-là même que je connaissais, bourdonnante en moi, sans cesse, depuis des années, — celle de ma passion !

— Monsieur, — osa-t-elle dire, — monsieur, je vous prie..... Ne pourriez vous point parler ? — me dire, par exemple, tout ce que vous savez sur *Elle*, sur *l'Idée*. Vous êtes instruit, je pense. Et je le veux, — je veux...

Un silence suivit et l'homme demeura sans un geste, le visage toujours empreint d'une image de peur, — à cause d'elle, livide. Et je continuai, — éperdu, — affolé d'une vérité que je pressentais.

— M'entendez-vous ? — dis-je — M'entendez-vous ?

Et je repris d'un ton haussé, tremblant d'une folie nouvelle :

— Vous qui êtes là, — monsieur — Eh bien... Mais dites moi, — dites moi ! puisque je veux ; qu'il faut ; qu'il est impossible que vous ne parliez point ! Dites...

Cet effort qu'il avait effectué déjà, — il le refit. La vie se substitua à l'image, — puis à nouveau l'image à la vie, — puis la vie encore ! Ses membres se raidirent, tremblèrent. Toute étrangeté quitta ses traits. Et d'une voix basse, — ondulante, il *commença*.

Et j'écoutai, — anéanti d'une joie trop vaste, — voluptueusement, — retraçant en mon esprit chacune des syllabes, — des phrases, de l'homme !

— Prêtez-moi toute votre attention, — dit-il, — tant que le peu de *volonté libre* qui « nous » reste ne s'est pas envolée avec « lui ». Et surtout n'allez point croire que je sois fou. Je ne l'ai jamais moins été qu'en ce moment, *ni plus entier*. Mais le temps s'écoule, et « notre » volonté peut

défaillir ! Écoutez-moi donc. Je veux froidement vous montrer toutes choses, — les dire aussi logiques que le sont mes idées, — aussi nettes, — et comme si j'avais été, non l'acteur même, — mais un spectateur averti de ces faits qui vous semblent étranges, — que vous me faites expliquer !

L'homme s'arrêta, — parût concentrer ses réflexions : mais sans toutefois quitter cette enveloppe moribonde, ce caractère d'agonie qui continuait du pénétrer son visage — son visage contrastant avec sa parole claire et presque sensée !

Son silence me torturait. Je redoutais que sa confiance ne s'arrêta là. Aussi balbutiai-je quelque ordre machinal, — quelque « je veux » impulsif qui obligèrent sa volonté pauvre à continuer.

— Les phénomènes les plus grotesques, — poursuivit-il, — ou si vous voulez, les plus extraordinaires, ne sont jamais que des complications naturelles. Une logique quelconque, d'une façon ou d'une autre, les rattache à l'ordre commun. Tel le cas des deux hommes ! Bien que son essence soit complexe, il est, en lui même, d'une extrême simplicité. — Suivez-moi bien. Vous êtes devant moi, — une unité, — un homme ! Vous avez, un corps et une pensée. (J'entends par là, pour plus de cohérence l'ensemble des facultés humaines, — intellectuelles et morales.) En un mot vous êtes un *être complet*. Passons à présent aux deux hommes ! Le contraste avec vous même vous fera mieux saisir l'anomalie : Alors que vous possédez un corps et une pensée, — eux possèdent deux corps, et une seule pensée ! — Deux corps et une pensée, — tout est là ! Sont ils deux ou un ? La suprématie de l'unité appartient elle au corps ou à la pensée ? — A la pensée sans doute ! Donc ils sont un. Ils ne sont deux qu'en apparence. Leur esprit est la même et se confond. Ils n'en ont qu'un seul. Un seul ! N'est ce pas curieux et horrible ? Songez y : Être deux, et n'être qu'un ! Quelle monstruosité, n'est ce pas, que cet homme aux deux vies ?

Telle est, en gros, l'explication des faits ! Voyons maintenant le détail : Dans quelle proportion, selon quelle mesure, l'esprit est-il réparti chez les deux hommes ? Il est vraiment inouï de considérer cette question ! Et l'acuité du partage est impénétrable ! On peut cependant considérer la pensée — (n'oubliez pas que je nomme ainsi la portion spirituelle de l'homme) — comme double : Réflexion et volonté ! Alors je vous dirai que chez l'un est la réflexion, — chez l'autre, la volonté. Est ce à dire que

l'un est entièrement dépourvu de réflexion et l'autre, de volonté ? Non ! Mais l'affinité de ce dédoublement, — s'il est possible de le comprendre « grosso modo », — est insaisissable. L'un supporte la volonté de l'autre, — et l'autre la réflexion — voilà tout ! Leurs sont-elles imposées ? — Oui et non ! Bien que nettement distinctes, elles sont intimement fondues, et une ! Mais l'esprit se perdrait sans fin, dans l'analyse de ces subtilités.

Ce que l'un a vu, a lu, — l'autre l'a vu — (point physiquement, mais le résultat spirituel est identique) — l'a lu et l'a compris : Mais pour cela, celui qui voit, lit, comprend, a besoin des facultés de l'autre, des lors inséparables.

Ainsi l'un des deux hommes étudie un ouvrage, — le commente. A sa puissance morale s'ajoute celle de l'autre qui suit l'assimilation comme son camarade.

Comprenez moi bien. Et dites vous bien qu'ils ne sont qu'un seul être ; si vous voulez deux parties vivantes d'un même individu, chacune corporellement complète, détachées l'une de l'autre, — mais dont toutes les fonctions s'accomplissent comme si elles ne l'étaient point. Et de même que lorsque vous faites un geste d'un bras, — l'autre bras, quoique inoccupé est assujéti à ce geste ; de même, par leur existence, — mouvement perpétuel, — les deux hommes sont assujettis l'un à l'autre.

Vous dire la vie des deux hommes serait inutile. Vous devez la connaître ! (Sans cela, seriez-vous venu, cette nuit ?) Et je pense que vous devinez aussi que les deux hommes sont frères, — ou les deux corps de l'homme, pour être exact, — peut être qu'ils sont jumeaux ? « Leur » enfance n'est qu'une longue nuit pour « lui ». — (Il y a deux enfances, mais un seul être) — Et « son » souvenir émerge au moment, où jetés à eux-mêmes dans la vie, il « leur » a fallu subir l'incohérence de « sa » nature. La fortune ancestrale, par chance, devait leur permettre une existence presque heureuse, — existence qui s'écoula telle que vous avez pu l'observer, — où telle que vous pouvez l'imaginer avec ce que j'en ai dit.

Les deux hommes, vous le savez sans doute, ne se parlent en aucune circonstance. Point n'est besoin de parler à soi-même ! Leurs différences de facultés s'associent en leur pensée, — unique, — comme diverses idées dans un esprit normal.

J'en arrive à la fin ! C'est la fin qui est horrible et cause mes frissons : L'un des deux hommes meurt. Que va-t-il advenir de l'autre ?

La *pensée*, toute entière va-t-elle lui demeurer en héritage ? Ou bien, avec sa parcelle de pensée, sa réflexion, — mais incapable d'aucune volonté, — va-t-il passer pour fou, — être incarcéré comme tel ? — Ou encore doit-il mourir ?... Logiquement, il ne le doit pas. Mais ce n'en est que plus atroce !

Cette nuit, — au moment même où commença d'agonir *l'un* des corps de l'homme, l'autre, *par réflexion*, commença d'agonir également. Mais ce n'était jamais qu'une répercution, — *l'image* de la souffrance due à l'assimilation constante des sentiments. Et quand la *peur*, — à cause de vous, — envahit le corps mourant, elle envahit aussi l'autre corps, — mais à un degré moindre, affaibli !... De même qu'un membre sain souffre obligatoirement de la maladie d'un autre membre, — celui-ci souffre *obligatoirement* de la maladie de celui-là. Mais lorsque celui-là ne sera plus si l'autre doit immédiatement recouvrer la santé, il doit perdre, par contre, la parcelle de pensée du mort, — dont il profite et sans laquelle la sienne est inutile.

Seul demeurera donc un corps, — en partie dépourvu d'esprit. Et alors, — alors... J'ai dit que vous aviez eu raison en m'imposant de parler. Et cela est vrai. Presque nulle, ma volonté n'aurait pu me le permettre. Tandis qu'ainsi j'en obéis à un ordre, — à une impulsion donnée par vous...

Ecoutez-moi encore ! Je suis bien malade. J'ai mal, — par contre coup de son mal — par contre coup... J'insiste, afin que vous saisissiez bien la chose — avant... car bientôt... Bientôt finira pour moi une moitié d'esprit ! Je serai fou, alors, monsieur. Et c'est horrible, — n'est-ce pas, — que devenir fou ainsi, — d'un choc, — lorsqu'il partira !... Ce sera tout à l'heure... Je posséderai un corps, et un peu de pensée — un peu ! Ne voyez-vous pas qu'il est inévitable que je devienne fou ?

Je n'ai rien à vous dire de plus — monsieur. Mais je parle encore, — encore, — car lorsque je me tairai, *sa* volonté, trop infime, ne me le permettra plus, peut-être ! Et je veux vous conter toutes ses sensations douloureuses, — qui sont dans mon esprit, *intégralement* ; et en mon corps à l'état d'image !... Mais à quoi bon, au fait, — puisque c'est impossible... impossible, vous dis-je — monsieur... Pourtant, — pourtant... Oh ! que si ! Je saurai trouver des mots inouïs pour exprimer ces choses inouïes... Et... Et.... Ah ! Je ne puis ! Cela dépasse l'homme, — cela dépasse l'homme : Et je ne suis pas même un homme !

Ah ! mon Dieu — comme mes phrases sont folles !... Je divague. Elles

n'ont plus aucun sens, — aucun. Si... Si... Je veux me taire — et dormir. Et lorsque s'ouvriront mes yeux — eh bien... je serai fou. Ou peut-être aurai-je, à moi seul, la raison entière ? Celle qu'il ne possèdera plus, — lui ; et la mienne, oh ! la mienne ! Je dormirai — Je dormirai !...

L'homme s'abatit et je le crus mort. Il ne l'était point, cependant, — et son respir lent, fatigué, soulevait péniblement sa poitrine !... Je le regardai !

Des fenêtres venaient des lueurs d'aube, — blanches et bleues, — aux ondulations douces et qui emplissaient la pièce d'une atmosphère vague et tremblante.

Avec lenteur, — mesurant mes pas, — redoutant je ne sais quelle chose invisible, — je quittai la chambre de l'homme... Puis je rentrai dans la mienne !

Février 1924

— : — : — : — : — : — : — : — : — :

Nota : N'ayant pu revoir les épreuves d'anomalie d'une façon définitive avant l'impression, M. LARCI REAU prie le lecteur d'excuser les nombreuses fautes relevées ci-dessus :

Page	9	(21	ligne	)	:	lire	...	antithèse...
"	"	23	"	)	:	"	...	joues rasées...
"	4	25	"	)	:	"	...	je savais...
"	5	33	"	)	:	"	...	fatigante...
"	6	1	"	)	:	"	...	ne tremblais-je pas
"	"	2	"	)	:	"	...	d'où elles venaient
"	"	6	"	)	:	"	...	rapporter
"	7	13	"	)	:	"	...	cité
"	"	12	"	)	:	"	...	Il me souvient
"	"	33	"	)	:	"	...	tuyaux de caoutchouc
"	8	13	"	)	:	"	...	lugubre et froide
"	"	24	"	)	:	"	...	minutie exagérée
"	9	28	"	)	:	"	...	l'acte accompli...
"	"	34	"	)	:	"	...	affluer...
"	"	30	"	)	:	"	...	ne bougeait
"	10	7	"	)	:	"	...	forcenée...
"	11	8	"	)	:	"	...	continuait de pénétrer
"	12	34	"	)	:	"	...	leurs différentes fa- cultés
"	13	(6, 7	"	)	:	"	...	agoniser
"	14	(6	"	)	:	"	...	s'abattit...
couverture					:	"	...	dactylographiées..

Les « **Cahiers Gris** » paraîtront plusieurs fois par mois, et contiendront une ou plusieurs œuvres inédites de jeunes écrivains.

L'abonnement est fixé pour 10 numéros, à 35 fr. et à 18 francs pour 5 numéros.

Tout ce qui concerne l'administration doit être adressé au directeur : 71, côte de Montbernage, à Poitiers. Tout ce qui concerne la rédaction, au rédacteur en chef : 28, rue Champagne, à Poitiers.



CONCOURS LITTÉRAIRE

Les Cahiers Gris organisent pour 1925, un concours littéraire. Les inscriptions sont reçues chez le Rédacteur en chef jusqu'au 31 mars. La seule condition requise est d'être abonné aux **Cahiers Gris**.

Les œuvres présentées devront être dactilographiées (ou lisiblement écrites) d'un seul côté des feuilles.

Les œuvres retenues, (*courts romans; nouvelles; contes*) seront publiées en volumes dans la collection des **Cahiers Gris** et s'il y a lieu, primées.

